

Larry TREMBLAY

# L'orangerie



# alto

*dossier de presse*  
*press kit*

Éditions Alto

280, rue Saint-Joseph Est

Bureau 1

Québec (Québec) G1K 3A9

(418) 522-1209

[www.editionsalto.com](http://www.editionsalto.com)

# *Sommaire*

Quelques échos

*Le Soleil*, mai 2014 6

*La Presse +*, mai 2014 7

*Le Devoir*, octobre 2013 12

*L'Actualité*, novembre 2013 15

*Les Libraires*, hors-série 2013 16

*Le Devoir*, octobre 2014 17

*Le Devoir*, avril 2015 18

*La Presse*, avril 2015 19

# Quelques échos

« L'orangerie pourrait être un roman sur la guerre parmi d'autres. Mais ses qualités littéraires, sa fluidité en même temps que sa poésie, sa concision en même temps que sa densité en font un livre exceptionnel. Tout en nuances, en contrastes, rude mais aussi sensuelle, parsemée de dialogues puissants mais jamais bavards, l'écriture prend aux tripes. Remarquable, aussi, cette façon qu'a l'auteur Larry Tremblay de renvoyer le lecteur à lui-même. C'est la tête pleine d'images, de réflexions et de questions que nous refermons le cinquième roman de ce dramaturge reconnu, dont les pièces sont traduites dans une douzaine de langues. [...] L'orangerie : fiction sur la guerre, fiction nécessaire sur la guerre. Et sans doute le roman québécois le plus fort de l'automne jusqu'ici. »

Danielle Laurin, *Le Devoir*

« Par le doigté de son auteur à traiter de la matière aussi explosive, L'orangerie agit comme un détonateur de conscience et ne peut laisser personne indifférent. »

L'actualité

« Encore un roman sur la guerre... mais exceptionnel, de par la pureté de l'écriture : L'orangerie, de Larry Tremblay. Un petit bijou, finement ciselé. Peut-être le meilleur roman québécois de 2013. »

*Elle Québec*

« C'est une fable que nous offre Larry Tremblay dans L'orangerie, peut-être l'un de ses romans les plus efficaces et les plus aboutis. La simplicité volontaire de son écriture rappelle l'histoire de Caïn et Abel ou la parabole du Fils prodigue.[...] L'écriture sobre de Tremblay et sa poésie dans les dialogues nous mènent de complexité en complexité, alors que l'auteur joue une fois de plus sur une dualité qui ne cesse d'être renversée, de retournement en retournement. [...] Avec au final un questionnement sur la représentation artistique de la guerre. L'art, ce double de la réalité, où l'on veut dans le faux approcher de la vérité, le théâtre comme champ de bataille, la bataille comme théâtre. Avec L'orangerie, Larry Tremblay nous donne un roman qu'il faut lire... deux fois plutôt qu'une. »

Chantal Guy, *La Presse*

« Un roman qui dénonce l'absurdité de la guerre. La luminosité du texte, qui est très poétique, contraste avec les horreurs du propos. C'est aussi un roman porteur d'espoir. »

La librairie francophone | Radio-Canada

« Dans un monde littéraire qui carbure à l'émotion facile et à l'écriture ravagée de sensibilité, Larry Tremblay garde cette rigueur du véritable artiste qui sait que la seule émotion qui compte, parce qu'elle est plus fondamentale que toutes les autres, c'est la forme, du moins si l'on entend par forme la concrétude particulière de ce qui apparaît à la conscience et la chavire. »

*Zone occupée*

« Après l'excellent Christ obèse (finaliste au plus récent Prix des libraires du Québec), Larry Tremblay nous propose une histoire tragique, brillamment relatée avec la sobriété que possèdent certains contes et légendes. Ce récit où s'enchevêtrent les dualités et les symbioses se révèle un véritable coup de poing que le lecteur, bouleversé, demeurera content d'avoir reçu. »

*Le libraire*

## QUELQUES ÉCHOS

« C'est un court récit mais on sort de là avec des couleurs... C'est extrêmement bien écrit, il n'y a pas un mot de trop. C'est ciselé... Il y a quelque chose de très habile là-dedans, car des livres sur la guerre il y en a beaucoup, mais on arrive à voir ici des images de la guerre que l'on n'a pas vue. On vit la guerre de l'intérieur. »

Bazzo.tv

« Une fable fluide et troublante, d'une poésie subtile et fine. »

Marc Cassivi, *La Presse*

« L'orangerie, véritable coup de poing littéraire. »

Stanley Péan, *Le libraire*

« La plume de Larry Tremblay est incroyable, d'une beauté, d'une simplicité foudroyantes. [...] C'est vraiment mon grand coup de cœur. »

Vincent Graton, *ICI on lit!*

« L'orangerie est une oeuvre d'une grande actualité qu'il faut lire avec le cœur d'un enfant et la conscience d'un adulte. »

Impact Campus

« D'une plume poétique, l'auteur livre une fable sur l'identité, la filiation et le mensonge. Un récit à la fois dur et touchant qui se dévore en une soirée. »

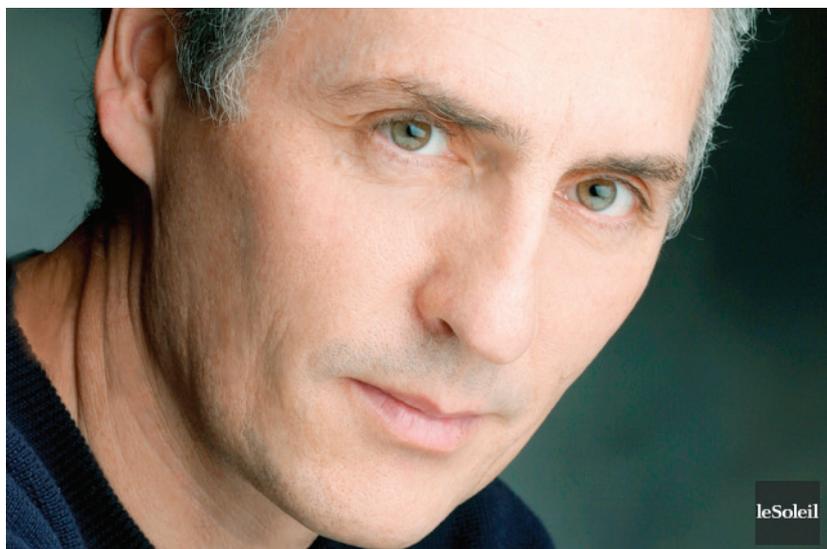
*Coup de pouce*

« Un roman d'une incroyable efficacité, qui va à l'essentiel et qui n'est pas sans rappeler le tour de force du Grand cahier d'Agota Kristof. »

*Le Soleil* - Incontournable de 2013

Publié le 13 mai 2014 à 05h00 | Mis à jour le 13 mai 2014 à 05h00

## Prix des libraires 2014: Larry Tremblay plaide pour la «bibliodiversité»



Larry Tremblay a remporté lundi le Prix des libraires du meilleur roman québécois 2014, pour *L'orangerie* (Alto).  
Photothèque Le Soleil



[Richard Boisvert](#)

Le Soleil

(Québec) Larry Tremblay a remporté lundi le Prix des libraires du meilleur roman québécois 2014, pour *L'orangerie* (Alto). Dans la catégorie Roman hors Québec, Sorj Chalandon a été récompensé pour son livre *Le quatrième mur* (Grasset).

À l'occasion de la cérémonie tenue à Montréal, le lauréat québécois a présenté une liste des «droits du libraire» inspirée des fameux droits du lecteur publiée par l'écrivain Daniel Pennac. Une liste qui, fait-il remarquer, «est loin d'être exhaustive et que chacun peut s'amuser à compléter».

«Je ne voulais pas le faire sur un ton trop sérieux parce que ce soir [lundi soir], c'est une fête, précise Larry Tremblay. J'en profite pour dire que les libraires, en créant le

dialogue, participent au "rénouveau" de la littérature.»

L'auteur et homme de théâtre salue également au passage le combat que les libraires mènent pour sauver le livre de la jungle du marché et plaide en faveur de ce qu'il appelle la «bibliodiversité». «Ce sont les libraires qui sont les courroies de transmission, qui défendent le roman, qui en parlent à leurs clients, dit-il. Je l'ai particulièrement vécu avec *L'orangerie*, et déjà avec *Le Christ obèse*, l'an dernier. L'enthousiasme du libraire pour un livre a une énorme importance pour un écrivain.»

Le Prix des libraires vaut à Larry Tremblay une bourse de 5000 \$ remise par le Conseil des arts et des lettres du Québec. *L'orangerie* se déroule dans un pays qui n'est pas nommé explicitement, mais on devine qu'il s'agit du Proche-Orient. Liban, Palestine ou Syrie? La question est ouverte. «Ça pourrait même être en Afrique», note l'auteur qui explique avoir voulu écrire un roman non pas sur une guerre, mais sur la guerre, qu'elle soit d'origine ethnique, religieuse ou idéologique. Le ton est profondément poétique. Par moments, on se croirait dans un conte.

Deux jumeaux, Amed et Aziz, voient leur destin bouleversé la nuit où un obus ennemi tombé sur leur village tue leurs grands-parents. L'événement entraîne de terribles conséquences pour les deux garçons. À mi-chemin du livre, l'action se déplace en Amérique, quelques années plus tard. C'est alors que le théâtre, comme une fenêtre ouverte par l'écrivain, s'invite dans le roman et laisse entrer un peu lumière.

Par une curieuse coïncidence, la guerre et le théâtre sont également présents dans *Le quatrième mur* de Sorj Chalandon. Ce roman dont l'action se situe dans les années 80 raconte l'histoire d'un metteur en scène qui décide de monter *Antigone* de Jean Anouilh à Beyrouth en pleine guerre du Liban. Le livre a valu à son auteur le prix Goncourt des lycéens l'automne dernier.

L'Association de libraires du Québec (ALQ) a par ailleurs décerné son Prix d'excellence à Marie-Hélène Vaugeois, copropriétaire de la librairie Vaugeois à Québec, pour «son engagement indéfectible, son dévouement à la librairie indépendante et sa générosité dans le partage de ses connaissances», peut-on lire dans un communiqué publié lundi par l'ALQ.



Cet écran a été partagé à partir de La Presse+Édition du 18 mai 2014, section ARTS, écran 7



PRIX DES LIBRAIRES  
 TREMBLAY ET CHALANDON : ÉCRIRE LE PAYS DE LA GUERRE

**LECTURE** PRIX DES LIBRAIRES 2014 LARRY TREMBLAY ET SORJ CHALANDON

## Écrire le pays de la guerre

L'un a vécu la guerre et l'a écrite : c'est *Le quatrième mur* du Français Sorj Chalandon. L'autre l'a imaginée et l'a écrite : c'est *L'orangerie* du Québécois Larry Tremblay. Tous deux sont les lauréats du Prix des libraires 2014 pour leurs romans respectifs, qui se font étrangement écho : il est même question de théâtre dans les deux ouvrages ! Nous avons rencontré les deux auteurs... quand ils se sont rencontrés.

**MARIE-CHRISTINE BLAIS**  
 LA PRESSE

Rien de plus éloigné de la guerre que ce hall d'hôtel montréalais feutré et élégant, où font connaissance les deux gagnants du Prix des libraires 2014.

## ÉCRIRE LE PAYS DE LA GUERRE

L'un a vécu la guerre et l'a écrite : c'est *Le quatrième mur* du Français Sorj Chalandon. L'autre l'a imaginée et l'a écrite : c'est *L'orangerie* du Québécois Larry Tremblay. Tous deux sont les lauréats du Prix des libraires 2014 pour leurs romans respectifs, qui se font étrangement écho : il est même question de théâtre dans les deux ouvrages ! Nous avons rencontré les deux auteurs... quand ils se sont rencontrés.

MARIE-CHRISTINE BLAIS - LA PRESSE

### MARIE-CHRISTINE BLAIS LA PRESSE

Rien de plus éloigné de la guerre que ce hall d'hôtel montréalais feutré et élégant, où font connaissance les deux gagnants du Prix des libraires 2014.

« Bonjour, moi, c'est Larry », dit simplement Tremblay en tendant la main à Sorj Chalandon, arrivé la veille de Paris. À peine un instant de gêne, et la conversation de fond s'amorce, en abordant notamment le fait que les deux livres, qu'ils ont bien sûr lus, se déroulent au Moyen-Orient, en pleine guerre. « Mais ça se passe où exactement, Larry ? demande Chalandon à propos de *L'orangerie*. Il y a un mur, on pense au mur entre Israël et la Palestine. Mais ensuite, il y a la montagne, j'ai pensé aux Kurdes, aux chrétiens libanais. Après, j'ai lâché prise ! »

« C'était justement ce que je voulais, en ne précisant pas, répond Larry Tremblay. J'ai créé une géographie imaginaire : j'ai mis une montagne, j'ai mis un océan, des cèdres, des souterrains pour traverser la ville – en fait, j'ai utilisé tous les éléments des pays qui sont en conflit presque permanent. Moi, je n'ai pas d'expérience du terrain, je ne suis jamais allé là-bas. Je voulais créer le pays de la guerre, tout simplement. » « Moi, mon livre se déroule au Liban parce que j'y suis allé, dit Chalandon, mais c'est vrai que le pays de mon livre, c'est aussi la guerre. »

### L'ARTISTE

« Ce qui est étrange, reprend Chalandon, c'est que les libraires choisissent deux livres qui se font ainsi écho. Il y a plusieurs livres sur la guerre qui marchent ces temps-ci, mais ils portent plutôt sur la Première ou la Seconde Guerre mondiale. Là, on se retrouve tous les deux avec des livres orientaux, sur une guerre lointaine, c'est ce qui me touche de ce prix. »

« Et tous deux parlent du théâtre, poursuit Larry. *Antigone* [de Jean Anouilh] est une de mes pièces préférées depuis 40 ans, je la connais par cœur et je l'ai montée moi-même ! Alors, quand j'ai vu qu'elle était utilisée dans votre roman, *Le quatrième mur*, c'était extraordinaire... Mais dites-moi, est-ce que c'est quelque chose qui est réellement arrivé, cette pièce montée au Liban ? »

« Non, répond Chalandon. Mon idée, c'était de retourner au massacre des camps de réfugiés de Sabra et de Chatila et de pouvoir en parler pour la première fois en disant "je". Ce qu'un journaliste ne peut pas faire [NDLR : Chalandon a travaillé pendant 30 ans au quotidien *Libération* comme reporter de guerre]. Mais là, il me fallait écrire au "je" pour m'en libérer et, pour cela, que j'invente un personnage, un narrateur qui n'avait rien à faire avec la guerre. Donc, pas un soldat et surtout pas un journaliste ! J'ai alors pensé à un artiste. Or, quel artiste peut arriver presque les mains dans les poches et rassembler des gens sur un projet ? Un artiste de théâtre ! Ensuite, il fallait choisir la pièce. »

« Dans *Antigone*, on ne sait pas qui est le résistant, qui est l'agresseur ; ce malentendu, incarné par cette pièce, convenait parfaitement. »

— Sorj Chalandon

« En tout cas, c'est une formidable idée, dit Larry Tremblay. Pour ma part, je voulais parler de la transmission de la haine, de la violence. Montrer, à une échelle microscopique, qu'on enseigne à des enfants, de petits enfants, la haine de l'autre. » « Ce qui me trouble, dit Chalandon, c'est que, pour un esprit occidental, faire la guerre, c'est tuer. Ce n'est pas mourir. » « Alors qu'en Orient, murmure Tremblay, on a l'impression qu'il y a presque une industrie du martyr... » « Oui, constate Chalandon. Ce qui est bouleversant, c'est qu'on demande à un enfant de mourir. »

## L'ENFANT

Le temps passe très vite, dans le hall de l'hôtel. Par moments, Sorj Chalandon a les larmes aux yeux, aux souvenirs des camps de Sabra et de Chatila, qui le hantent toujours. Par moments, Larry Tremblay arrête de parler, bouleversé à l'idée que ce qu'il a imaginé soit, hélas, si près de la réalité.

« Il y a trois ans, explique Tremblay, j'ai écrit la pièce *Cantate de guerre*. J'ai commencé ma réflexion à ce moment-là : pourquoi est-ce que je veux, pourquoi est-ce que je peux parler de la guerre, alors que je ne l'ai pas faite ? Parce que, aujourd'hui, on ne peut pas rester confiné dans sa bulle. On est peut-être protégés, ici, mais on est touchés par tout ce qui se passe, on en subit les effets. On est donc capables de réfléchir là-dessus... »

« Et puis aussi, ce que je sais, je ne l'écris pas. C'est sur ce que je ne sais pas que j'ai besoin d'écrire. J'aime, j'ai besoin d'imaginer... »

— Larry Tremblay

« Moi, c'est tout le contraire, s'exclame Chalandon. Ce qui est étrange, dans nos deux démarches, c'est que vous êtes romancier, donc vous n'avez pas de limites, votre livre est un ouvrage de création pure. Moi, je suis un journaliste qui écrit des romans, donc j'en ai. C'est parce que je suis allé à Chatila que je me suis autorisé à écrire ce roman : c'est une œuvre de retour sur soi. Il me faut une blessure personnelle pour me permettre d'écrire. Ce qui me bouleverse dans *L'orangerie*, c'est justement que vous n'y êtes pas allé. »

## LA JEUNE FILLE

« Il se trouve que j'ai vu une jeune fille qui portait une ceinture d'explosifs, reprend Chalandon. Alors, le poids de la ceinture, dont vous parlez, quand Amed joue avec la fausse ceinture d'explosifs... Je l'ai eu entre les mains, ce poids-là. » Tremblay, un peu abasourdi, répond : « Mais la seule recherche que j'ai faite pour *L'orangerie*, c'est justement sur la ceinture d'explosifs ! J'ai pris 15 minutes, sur l'internet, pour regarder des photos d'enfants qui en portaient une. Pour voir le rapport entre la ceinture et le corps de l'enfant, en imaginer le poids... »

« Et pourtant, ça ne s'invente pas, reprend Chalandon, les larmes aux yeux. Ils disent qu'il faut que la ceinture fasse partie du corps. La jeune fille l'a portée deux jours, sans détonateur, pour que ça devienne naturel, dans sa démarche, ses gestes. Et vous, vous l'avez écrit. »

Silence, avant que Larry Tremblay reprenne : « Mais, pour ma part, j'ai tenu à ce qu'il y ait dans *L'orangerie* une ouverture vers la lumière, l'espoir, grâce au théâtre, à la parole. » Chalandon garde un instant le silence avant de conclure à son tour : « Un lycéen m'a dit, un jour, que le problème dans mon livre, c'est qu'il ne s'y trouve pas d'espoir. Et sa copine a répondu : mais si ! L'espoir, c'est que le livre a été écrit, qu'il existe... »

## LE QUATRIÈME MUR

Sorj Chalandon Grasset, 330 pages

Prix des libraires, catégorie roman, hors Québec

MARIE-CHRISTINE BLAIS LA PRESSE

En 1982, à la demande d'un ami metteur en scène très proche sur le point de mourir, un jeune comédien parisien tente de monter la pièce *Antigone* de Jean Anouilh au Liban, où la guerre civile fait rage. En essayant de réunir une troupe de comédiens issus de toutes les communautés qui s'affrontent – palestinienne, sunnite, druze, chiite, chaldéenne, chrétienne maronite –, Georges entre dans les camps de réfugiés palestiniens de Sabra et Chatila, qui viennent d'être

massacrés par les milices libanaises phalangistes, soutenues par l'armée israélienne. La vie « normale » n'est plus possible pour Georges.

## *L'ORANGERAIE*

Larry Tremblay Alto, 168 pages

Prix des libraires, catégorie roman, Québec

MARIE-CHRISTINE BLAIS LA PRESSE

Dans un pays du Moyen-Orient jamais nommé, mais en proie à un long conflit qui a coûté la vie à leurs grands-parents, Amed et Aziz, deux enfants jumeaux identiques, et leurs parents sont confrontés à un terrible choix : sur incitation d'un chef de guerre qui crie vengeance, l'un des deux enfants doit mourir en kamikaze, en portant une ceinture d'explosifs. Des années plus tard, le survivant, devenu étudiant en théâtre à New York, doit jouer dans une pièce sur la guerre, imaginée par un dramaturge américain. Peut-on jouer « normalement » la guerre ?

# LE DEVOIR

Libre de penser

## La guerre des adultes et celle des enfants

*Le dernier roman de Larry Tremblay frappe fort*

26 octobre 2013 | Danielle Laurin | Livres



Photo : Marie-Hélène Tremblay - Le Devoir

L'orangerie est le cinquième roman du dramaturge Larry Tremblay, dont les pièces sont traduites dans une douzaine de langues.

### L'orangerie

Larry Tremblay

Alto

Québec, 2013, 168 pages

Dès le début, nous plongeons d'aplomb dans la guerre. Une guerre sans nom, qui se passe on ne sait où, probablement quelque part au Moyen-Orient. Dès le début, c'est de l'intérieur que nous vivons les choses, aux côtés de deux enfants qui viennent de perdre leurs grands-parents.

Première page, troisième paragraphe de L'orangerie : « Amed et Aziz ont trouvé leurs grands-parents dans les décombres de leur maison. Leur grand-mère avait le crâne défoncé par une poutre. Leur grand-père gisait dans son lit, déchiqueté par la bombe venue du versant de la montagne où le soleil, chaque soir, disparaissait. »

Amed et Aziz, neuf ans, de vrais jumeaux liés l'un à l'autre par des liens très forts, vivaient jusque-là en paix au milieu du décor enchanteur de l'orangerie familiale. Mais leur père, pour venger la mémoire de ses parents, se laisse convaincre par un chef terroriste du coin, qu'il respecte et craint en même temps, de sacrifier au nom de Dieu l'un de ses fils.

Muni d'une ceinture d'explosifs, l'écu devra se rendre de l'autre côté de la montagne, où leurs ennemis jurés se préparent supposément à réattaquer en force. Il se fera exploser en martyr au milieu de ces « chiens ». Ainsi l'honneur de la famille sera-t-il sauf. Ainsi le kamikaze sera-t-il considéré comme un saint : il ira directement rejoindre Dieu.

### **Au-delà du bien et du mal**

L'orangerie pourrait être un roman sur la guerre parmi d'autres. Mais ses qualités littéraires, sa fluidité en même temps que sa poésie, sa concision en même temps que sa densité en font un livre exceptionnel. Tout en nuances, en contrastes, rude mais aussi sensuelle, parsemée de dialogues puissants mais jamais bavards, l'écriture prend aux tripes.

Remarquable, aussi, cette façon qu'a l'auteur Larry Tremblay de renvoyer le lecteur à lui-même. C'est la tête pleine d'images, de réflexions et de questions que nous refermons le cinquième roman de ce dramaturge reconnu, dont les pièces sont traduites dans une douzaine de langues.

Entre autres points soulevés par L'orangerie : la transmission de la haine, déjà abordée par l'auteur dans sa pièce Cantate guerrière, créée au Théâtre d'Aujourd'hui en 2011. Aussi : l'emprise de la religion et la question obsédante du mal, thèmes déjà présents dans son roman précédent, Le Christ obèse (Alto), pourtant si différent dans le style, tellement plus du côté de l'étrangeté, de la bizarrerie.

C'est sobrement que Larry Tremblay parle d'atrocités, de violence. C'est d'abord et avant tout aux répercussions de la guerre qu'il s'intéresse, en particulier chez les enfants. Et c'est par le biais de ses personnages, de leurs déchirements intérieurs, qu'il nous atteint.

Qu'aurions-nous fait à leur place ? Cette question revient constamment. Autant en ce qui concerne les deux frères que leurs parents. Et, vers la fin, quand un professeur de théâtre québécois aussi auteur (alter ego de Tremblay ?) apparaît dans le décor, même phénomène, encore une fois.

### **Choix impossible**

Le roman, séparé en trois parties, s'apparente à une tragédie. Dans la première section, la plus longue, nous sommes au cœur de l'action, au cœur de la guerre. Nous sommes au cœur de la catastrophe humaine, une fois le chef terroriste parti, une fois les arguments de poids avancés par lui, tels : « La vengeance est le nom de ton deuil. » Puis : « Nos ennemis veulent s'emparer de notre terre. » Pire : « Ils tueront nos femmes. Ils feront de nos enfants des esclaves. Et ce sera la fin de notre pays. » Enfin : « Crois-tu que Dieu va permettre ce sacrilège ? »

Une fois cela dit, c'est le ciel qui tombe sur la tête des membres de cette famille en deuil. Le père d'Aziz et Amed doit faire un choix : lequel de ses fils va-t-il envoyé à la mort ? Tout parent serait à sa place dévasté. Cet homme-là l'est. Mais il finit par trancher, il le doit.

L'affaire se complique du fait que la mère, elle, conteste le choix de son mari. Pas ouvertement. Elle va agir en secret, dans le dos du père, pour renverser la vapeur.

Pour des raisons qu'il est préférable de ne pas exposer ici - aux lecteurs de les découvrir -, les deux frères vont se faire complices et échanger leurs rôles. Pas question non plus de dévoiler lequel va survivre sous le nom d'emprunt du mort. Mais dire quand même que celui qui devait y passer sera rongé par la culpabilité.

### **Réalité contre fiction**

La deuxième partie du roman nous propulse une dizaine d'années plus tard, au Québec. On retrouve le frère qui a survécu, lors d'une répétition, dans un cours de théâtre. La pièce jouée, écrite par le professeur, porte sur la guerre. Amed/Aziz se rebiffe : il refuse de jouer le rôle d'un enfant qui, après avoir vu ses parents assassinés devant ses yeux par un soldat ennemi, est lui-même condamné à être tué à son tour par lui. Pourquoi cet enfant devrait-il mourir ? plaide-t-il.

En filigrane, nous est racontée par sa bouche la suite des événements vécus dans le premier bloc romanesque. On découvre alors l'ampleur des mensonges à l'oeuvre autour de l'opération kamikaze. Et c'est loin d'être beau à voir.

De son côté, le professeur-artiste est amené à se remettre en question. Ce qui nous conduit à une réflexion sur l'art. Quelqu'un qui n'a jamais vécu la guerre peut-il écrire sur la guerre, et de quel droit ? Le témoignage direct de quelqu'un qui a vécu la guerre ne vaut-il pas 100 fois plus qu'une fiction sur la guerre, même la mieux intentionnée ?

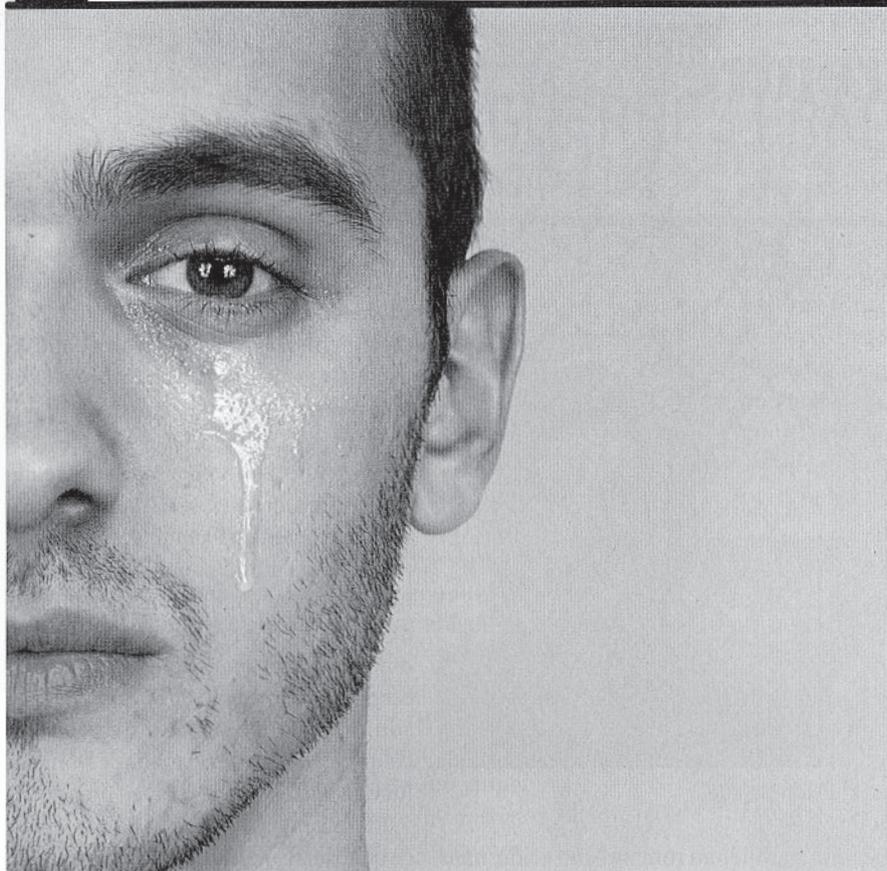
La troisième partie du roman, la plus courte, fait justement intervenir un témoignage réel dans un contexte de création, alors que le jeune acteur, Amed/Aziz, met des mots sur les voix intérieures qu'il porte en lui. Des voix d'enfants.

Par-dessus tout, l'aspect le plus poignant, le plus terrible du livre concerne justement les enfants dans la guerre. Les enfants qui cessent d'être des enfants dans la guerre. Puisque la guerre « efface les frontières entre le monde des adultes et celui des enfants ».

L'orangerie : fiction sur la guerre, fiction nécessaire sur la guerre. Et sans doute le roman québécois le plus fort de l'automne jusqu'ici.



LIVRES PAR MARTINE DESJARDINS ET ERIC DUPONT



## CATHARSIS



*L'orangerie*, par Larry Tremblay, Alto, 168 p., 20,95 \$.  
*Le quatrième mur*, par Sorj Chalandon, Grasset, 336 p., 29,95 \$.

Pendant des siècles, l'art occidental a souscrit à l'idéal d'Aristote, qui exigeait de la tragédie qu'elle purge les passions et purifie l'âme. Cette notion de catharsis, le théâtre moderne l'a largement rejetée, mais face aux atrocités que nous infligent chaque jour les actualités, c'est à se demander s'il ne serait pas salutaire d'y retourner.

On se pose certainement la question en lisant *L'orangerie*, cinquième roman de Larry Tremblay (qui est aussi auteur dramatique, et non des moindres). On y voit Aziz, étudiant en théâtre, incapable d'assumer le rôle que lui a assigné son prof, soit celui d'un enfant aux prises avec le soldat qui vient d'assassiner ses parents et qui demande « de lui fournir une bonne raison pour qu'il ne lui fasse pas subir le même sort ». Aziz trouve que

montrer la cruauté de la guerre est insuffisant, donc injuste.

Contrairement au prof québécois qui a écrit la pièce, Aziz sait de quoi il parle. Il est réfugié d'un pays assiégé et, quand il avait neuf ans, ses grands-parents sont morts dans un bombardement. Peu après, le chef d'une organisation terroriste est apparu dans l'orangerie familiale, brandissant une ceinture d'explosifs. « La vengeance est le nom de ton deuil », a-t-il dit au père d'Aziz, réclamant qu'il sacrifie un de ses deux fils dans un attentat-suicide — une occasion, pour Larry Tremblay, d'exposer sans ménagement la rhétorique spéieuse des terroristes et le culte fanatique des martyrs, mais aussi de déployer sa charge poétique, par exemple quand il compare la lune à « une empreinte d'ongle dans la chair du ciel ».

Aziz, le survivant, est hanté par les voix des victimes de son frère, qui « s'affolent, se lamentent, gémissent et crient de rage comme un seul hurlement ». Ces voix, croit-il, veulent se faire entendre et c'est seulement en devenant acteur qu'il pourra « les mettre au monde, leur donner une parole ». La catharsis, pour lui comme pour le lecteur, prendra la forme d'un monologue où il révélera sur scène toute l'horreur de l'attentat. Par le doigté de son auteur à traiter de la matière aussi explosive, *L'orangerie* agit comme un détonateur de conscience et ne peut laisser personne indifférent.

*Le quatrième mur*, de Sorj Chalandon, va encore plus loin dans la représentation des massacres d'innocents, alors que son narrateur, Georges, se débat pour mener à terme une mission condamnée d'avance : monter la pièce *Antigone*, de Jean Anouilh, à Beyrouth, en pleine guerre civile et, qui plus est, avec des acteurs de toutes les confessions ennemies — chiites, sunnites, druzes et chrétiens maronites. Son but est de « retrancher un soldat dans chaque camp pour jouer à la paix », dans l'espoir que les masques des personnages leur permettront de purger les haines et de fraterniser.

La catharsis espérée, toutefois, risque d'avorter en raison des frappes israéliennes et du massacre du camp de Chatila, où réside la jeune Palestinienne qui joue le rôle d'Antigone. « Il n'y a plus d'autre tragédie ici que cette guerre », dit Georges, qui s'apprête à franchir le quatrième mur, cette façade imaginaire que dresse le comédien entre la scène et les spectateurs, et à plonger dans le bain de sang. Sorj Chalandon, lui, a choisi son camp : celui de l'art, dernier rempart contre la barbarie. M.D.

LA CHRONIQUE DE **STANLEY PÉAN**

Écrivain, animateur d'émissions de jazz à Espace musique, **Stanley Péan** a publié une vingtaine de livres destinés au lectorat adulte et jeunesse.

## ICI COMME AILLEURS

# Et si tout doit sauter, s'écrouler sous nos pieds

Quel écrivain impitoyable, ce Larry Tremblay! À peine nous sommes-nous remis du choc que nous a infligé la lecture de son *Christ obèse* l'an dernier qu'il nous en assène un nouveau avec son plus récent roman, *L'orangerie*, véritable coup de poing littéraire.

Comédien, dramaturge, metteur en scène et romancier, Larry Tremblay a plus d'une corde à son arc; et même s'il n'a jamais cessé de méduser les amateurs de théâtre avec ses créations ô combien personnelles tenues pour des classiques de la dramaturgie d'ici (de l'inoubliable *The Dragonfly of Chicoutimi* à *Abraham Lincoln va au théâtre*), c'est son œuvre romanesque qui m'a le plus époustoufflé ces dernières années. Les fidèles de la revue *les libraires* se rappelleront mon appréciation enthousiaste du *Christ obèse*, ce bref et dense roman noir aux accents hitchcockiens, au rythme d'enfer, qui avait déstabilisé plus d'un lecteur par sa fine analyse de nos rapports avec le Bien et le Mal, avec le remords et la culpabilité dans ce contexte judéo-chrétien dont nous peinons à nous extirper, ainsi qu'en témoignent nos déchiements publics autour de laïcité de l'État. Cette fois, Tremblay s'attaque aux thèmes tout aussi prenants de l'enfance et de l'innocence, mis à mal par le fanatisme et par la violence insensée et crue de la guerre.

### « Un jour, il y aura du sang, c'est tout... »

Se déroulant dans un pays du Moyen-Orient inconnu, *L'orangerie* met en scène des frères jumeaux, Amed et Aziz, aussi inséparables que les oiseaux ainsi surnommés. « Si Amed pleurait, Aziz pleurait aussi », annonce dès l'incipit la narration. « Si Aziz riait, Amed riait aussi. Les gens disaient pour se moquer d'eux : "Plus tard ils vont se marier." » Les deux jeunes garçons auraient sans doute rêvé d'une enfance tranquille, dorlotés tour à tour par leurs parents, Tamara et Zohal, et leurs grands-parents, Shaanan et Mounir, à l'ombre des orangers plantés par le grand-père. Hélas, le destin en décide autrement, faisant s'abattre sur la maison des aïeux une bombe « venue du versant de la montagne où le soleil, chaque soir, disparaissait. »

Ce sont les garçons qui trouvent les cadavres de leurs grands-parents dans les décombres de la maison, découverte traumatisante s'il en est, mais le romancier évite de s'appesantir indûment sur cet aspect de l'intrigue, préférant l'élégance et la sobriété au pathos larmoyant. Intervient alors dans cette histoire le personnage essentiel de Soulayed, un survenant escorté de sbires marchant mitraillette au poing, que Zohal décrit à ses fils comme un homme important, un homme pieux. Au grand désespoir de Tamara, Soulayed laisse un jour un mystérieux sac en toile sur le chemin maintenant

tout tracé des deux garçons. La mère avait pourtant été prévenue par sa sœur Dalil, qui avait épousé un ingénieur américanophile, qu'il aurait mieux valu pour elle et pour ses fils qu'elle abandonne Zohal et ces hommes en croisade à leur guerre sainte perdue d'avance.

### Enfants de la menace, des catastrophes

Certes, en révéler davantage sur l'intrigue de *L'orangerie* reviendrait à en hypothéquer la lecture, ce qui n'est pas mon but ici. Cela dit, en abordant la tragédie d'Aziz et Amed plongés à leur corps défendant dans la démence de la guerre, je n'ai pu m'empêcher de songer à la fameuse trilogie d'Agota Kristof (*Le grand cahier*, *La preuve* et *Le troisième mensonge*), qui mettait elle aussi en scène deux jumeaux sur fond de conflit armé. Mais la ressemblance entre le propos et la manière de la regrettée romancière hongroise et ceux de Tremblay s'avère en fin de compte tout à fait superficielle.

En définitive, *L'orangerie*, avec les questionnements qu'il soulève sur l'ascendant souvent malsain de certains adultes sur des jeunes dont ils cherchent à faire les exécutants de leurs basses œuvres, me semble plutôt s'inscrire dans la suite logique de *L'enfant matière*, la plus récente pièce de l'auteur. Dans cette création présentée à Québec l'an dernier, un homme achetait, kidnappait ou volait – la pièce ne tranchait pas – un jeune enfant qu'il enferme dans un lieu secret où ce dernier grandissait sous son joug. Il y aurait sans doute des recoupements thématiques à établir entre ces deux œuvres pourtant bien distinctes. Mais au-delà de ceux-ci, qu'il suffise aux éventuels lecteurs et lectrices de *L'orangerie* de savoir que Larry Tremblay y déploie tout son art, ce don si particulier qu'il a pour créer des ambiances troubles, à la fois faussement quêtes et vaguement menaçantes, son habileté à sonder les âmes tourmentées, et sa science de la mise en scène de nos drames individuels et collectifs.



### L'ORANGERAIE

Larry Tremblay  
Alto  
168 p. | 20,95\$

# LE DEVOIR

Libre de penser

## **Gabriel Nadeau-Dubois et Larry Tremblay finalistes aux Prix littéraires du Gouverneur général**

8 octobre 2014 | La Presse canadienne | Actualités culturelles

Joséphine Bacon, Gabriel Nadeau-Dubois et Larry Tremblay sont parmi les 70 finalistes aux Prix littéraires du Gouverneur général, annoncés mardi matin. Ils font partie des 35 finalistes dans cinq catégories d'œuvres littéraires francophones. Larry Tremblay est finaliste dans la catégorie Romans et nouvelles, aux côtés de Michael Delisle, d'Alain Farah, de Robert Lalonde et d'Andrée A. Michaud. Dans la catégorie Essais, l'ancien leader étudiant Gabriel Nadeau-Dubois voit son livre nommé aux côtés de ceux de Catherine Ferland et Dave Corriveau, de Bertrand Gervais, de Nicolas Lévesque et Catherine Mavrikakis et de Jean-Jacques Pelletier. L'auteure jeunesse India Desjardins, le dramaturge Simon Boudreault, la poétesse innue Joséphine Bacon et l'illustratrice Manon Gauthier font aussi partie des finalistes dans différentes catégories. Les noms des gagnants seront connus le 18 novembre prochain.

# LE DEVOIR

LIBRE DE PENSER

## Larry Tremblay remporte le Prix littéraire des collégiens

11 avril 2015 | Isabelle Porter à Québec | Livres



Photo: Marie-Hélène Tremblay Archives Le Devoir  
Larry Tremblay

Le pronostic des étudiants de Lévis était bon : l'écrivain Larry Tremblay a remporté vendredi le Prix littéraire des collégiens pour son livre *L'orangerie*, publié aux éditions Alto.

Dans un reportage publié plus tôt cette semaine sur les délibérations au cégep Lévis-Lauzon, on avait pu constater à quel point ce roman avait marqué les étudiants. Campé dans l'orangerie d'un pays fictif, le roman suscite une réflexion féconde sur le terrorisme et le phénomène des kamikazes notamment.

*L'orangerie* était en lice contre *La ballade d'Ali Baba* (Catherine Mavrikakis), *Bondrée* (Andrée A. Michaud), *Le feu de mon père* (Michael Delisle) et *Fais pas cette tête* (Jean-Paul Beaumier).

## Un autre prix pour *L'orangerie*



Larry Tremblay  
Photo: Alain Roberge, archives La Presse



[Josée Lapointe](#)

La Presse

Alors qu'il vient tout juste de recevoir le Prix littéraire des collégiens, l'auteur Larry Tremblay a récolté un autre honneur avec son roman *L'orangerie*.

Le club des Irrésistibles, club de lecture virtuel associé au réseau des bibliothèques publiques de Montréal, l'a couronné hier meilleur livre de l'année au sortir d'un débat de deux heures réunissant plus de 80 membres du club, qui a eu lieu à la bibliothèque d'Outremont.

Les romans finalistes avaient été sélectionnés par un jury de 80 personnes parmi les 572 coups de coeur littéraires envoyés par plus de 1500 membres du club, en provenance du Québec, du Canada et de l'Europe, en 2014.

*L'orangerie*, qui a remporté le Prix des libraires du Québec il y a un an et qui sera adapté au théâtre Denise-Pelletier en 2016, était le seul roman québécois en lice.

Les autres finalistes étaient *Au revoir là-haut* de Pierre Lemaître, *Charlotte* de David Foenkinos, *En finir avec Eddy Bellegueule* d'Edouard Louis, *Le chardonneret* de Donna Tartt et *Un homme, ça ne pleure pas* de Faïza Guène.